

exagérée. C'est nous, disent-ils, qui entravons les progrès du siècle ; c'est nous, qui, selon eux, maintenons l'humanité dans les horizons bornés d'une pratique exagérée. C'est faux. Oui, la femme chrétienne, celle vraiment digne de ce nom, est profondément religieuse ; elle croit, et elle fait bien. Elle croit, parce que de siècle en siècle elle s'est pénétrée des bienfaits immenses que le Christ a répandus sur ce monde. Elle croit, parce que le Christ a été le soutien des pauvres et des faibles, et que les femmes ont toujours été des faibles et surtout des opprimées ! Qu'était la femme avant la venue du Messie ? Une chose, une esclave indigne d'entrer dans la Maison du Seigneur ! Dans les prières juives, les hommes disent : "Seigneur je vous remercie de m'avoir fait naître homme," et les femmes ajoutent avec résignation : "Seigneur, que votre volonté soit faite." La femme est peinte d'une façon terrible dans ces deux formules ; elle était alors sur toute la terre ce qu'elle est aujourd'hui chez les peuples qui ne croient pas au Christ, qu'ils habitent l'Afrique, l'Asie ou l'Amérique !

Ce que la femme est aujourd'hui elle le doit à Jésus ; c'est Lui qui l'a fait libre et l'a rendue, moralement, l'égale de l'homme.

La femme païenne, écrasée, dominée par l'homme, fut prise en pitié par le Sauveur ; à presque toutes les pages de l'Évangile on trouve quelques mots condamnant les lois de fer de l'ancienne société et relevant la femme du rôle abject qu'elle remplissait alors. Le Christ eut pour la femme la sollicitude la plus vive ; il la protégea et la sauva.

Il est des femmes condamnées par tous, abandonnées des hommes et méprisées de leurs semblables ; des femmes pour lesquelles personne n'ose élever la voix, et qui, perdues à tout jamais, sont rejetées par une société aussi gangrenée qu'elles ! Eh bien ! ces femmes, de par le Christ, peuvent espérer et se racheter.

Les aïeux des sceptiques, dont je parlais, amenèrent ou plutôt traînèrent devant le Sauveur une femme :—Docteur, dirent-ils à Jésus, cette femme est adultère.—Qu'en pensez-vous ?

Selon la réponse, ils se préparaient à accuser le Christ ou de mépris pour la loi ou de dureté pour les pécheurs.

Jésus garda le silence et écrivit sur la terre avec le doigt ; puis, pressé de répondre, il se redressa et dit doucement à ceux qui l'interrogeaient : "Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre." Soit que la parole qu'il avait dite eut suffi pour réveiller ces mauvaises consciences, soit qu'il s'y ajoutât quelque crainte d'être démasqués plus clairement, tous les accusateurs s'en allèrent l'un après l'autre. Dans le cercle qui s'était formé, dit saint Augustin, deux personnages seulement restèrent : la Misère et la Miséricorde ! Jésus dit à l'adultère : "Où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a-t-il condamnée ?" — Personne, Seigneur, dit-elle. —Ni moi, reprit le Sauveur, je ne te condamnerai pas. Va et désormais ne pèche plus."

\* \* \*

"Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre !" Phrase divine, qui résume en quelques mots le sort réservé aux femmes ! Embûches, trahisons, crimes souvent, tout court à faire tomber la femme, et lorsqu'elle tombe meurtrie et blessée, on la repousse et on la lapide ! La mère qui sourit avec complaisance aux escapades de son garnement de fils est sans pitié pour l'alouette qui se laisse prendre au miroir. Le mari le plus coupable n'admet pas le moindre reproche et il tonne au moindre soupçon ; le frère qui, le cœur léger, aban-

donne une jeune fille, serait sans pitié pour celui qui tromperait sa sœur. Où est la justice ? Où est la loi, dans toutes ces lois qui gouvernent notre société moderne ?

J'admets la sévérité vis-à-vis de la femme qui pèche. La mère doit être infailible. Le jour où la société ne sera pas sans pitié pour toutes celles qui oublient, même dans un moment d'égarément, la mission sublime qu'elles ont à remplir sur cette terre, ce jour-là la société sera perdue. Dans de tels cas, seule la Miséricorde divine peut pardonner ! Mais lorsqu'on se montre si implacable, il faut être impeccable. Un juge coupable est indigne de juger !

En ai-je vu de ces innocentes à peine entrées dans la vie, pures et ignorantes comme au premier jour, ruinées, balouées, déshonorées par des gens qui, sans honte et sans pudeur, allaient ensuite, hypocritement, se prosterner aux pieds des autels, et lapidaient en se relevant celles qu'ils avaient eux-mêmes conduites au crime. Le Seigneur avait dit à la pécheresse : "Ni moi, je ne te condamnerai pas." Eux, les criminels, ignorant jusqu'aux enseignements de Celui dont ils implorèrent le pardon, sont sans pitié : ils condamnent ! Un complice mort n'est plus à craindre—jusqu'au jour du dernier jugement !

O Christ ! espoir toujours vivant de la femme, comme ton cœur doit saigner en contemplant de tels spectacles ! Les hommes d'aujourd'hui sont aussi fourbes, aussi faux et aussi cruels que ceux d'il y a dix-neuf siècles ! Les temps sont changés, mais les mœurs sont restées les mêmes ; et si, quand ces hommes condamnent une de nous, même la plus vile et la plus méprisable, on leur disait : "que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre," on les verrait comme il y a dix-neuf siècles, selon saint Augustin, s'en aller la tête basse, les plus vieux les premiers.

MAUD.

## LE MARIAGE D'OLIVIER.

NOUVELLE.

(Suite et fin.)

IV

Mademoiselle Rosita est la coqueluche de son quartier ; dans la rue, jeunes et vieux, garçons et maris se détournent pour admirer son minois gracieux ; j'en soupçonne plusieurs qui passent et repassent sous ses fenêtres dans l'espoir d'un regard ou d'un sourire : peine perdue. Malgré toutes les tentations, elle est restée inébranlable dans sa fidélité, et elle se rit doucement de ceux qui voudraient lui enlever l'affection de son cher Olivier. Les Anglais eux-mêmes ont donné le signal de l'attaque ; ils ont mis leurs pantalons extra-collants et leurs melons gigantesques, convaincus que la fille d'un simple *bar-keeper* ne saurait résister à de telles séductions. Le père de Rosita en a vendu quelques verres de plus, et les beaux Lovelace gourmés en ont été pour leurs frais.

Qu'auraient-ils ressenti s'ils avaient pu voir ce jour-là Rosita plus gentille et plus charmante que jamais ! Il est certains bonheurs qui font ressortir encore la beauté naturelle de la femme ; dans ces moments elle laisse deviner sur son visage rayonnant la satisfaction profonde de son âme, et cette quiétude suave semble faire disparaître toute trace d'imperfection. Combien de femmes qui ne sont pas contentes de leur portrait, simplement parce qu'elles ont posé dans un instant de mauvaise humeur ou d'anxiété !

Et si Rosita paraissait alors plus belle, c'est qu'elle jouissait de ce privilège rare et presque inouï du bonheur complet et sans arrière-pensée. Fièvre des succès de celui qu'elle aimait, elle se disait que le soir même sonnerait l'heure désirée où elle pourrait féliciter son ami, où elle pourrait lui offrir ce cadeau, fruit de ses veilles et d'un long travail, et elle prévoyait instinctivement que bientôt surviendrait un dénouement plus doux à ces amitiés pourtant déjà si douces.

Le salon avait été paré pour la circonstance, les fleurs les plus fraîches rajeunissaient de leur éclat embaumé les meubles bien cirés.

Depuis le matin, Rosita ne faisait qu'aller et venir, époussetant, rangeant, dérangeant, voulant donner à la pièce un air coquet pour montrer que la maison était aussi de la fête, et que tout souhaiterait la bienvenue au nouveau médecin.

Ce souvenir auquel Rosita attachait tant de prix était une paire de pantoufles. O pantoufles traditionnelles ! pourquoi venir dépoétiser l'amour ! Le jeune homme qui vient journalièrement offrir à sa fiancée ces fleurs parfumées qui parlent un langage de tendresse, recevra en échange des pantoufles ou un bonnet grec ! Comment l'amour peut-il résister à des coups pareils ?

Mais les pantoufles de Rosita étaient véritablement une œuvre de fée, elles étaient mignonnes, coquettes, et les points, d'une finesse extrême, dessinaient un bouquet presque aussi gracieux que ceux qui ornaient les vases de l'appartement. L'amoureux devait songer que chaque coup d'aiguille avait été accompagné d'une pensée pour lui, et voilà comment, malgré tout, une paire de pantoufles peut avoir sa poésie !

Enfin le soir était arrivé ; déjà quelques personnes entraient dans le salon. C'était une de ces réunions intimes où seuls les vrais amis avaient été convoqués. Rosita faisait les honneurs avec une grâce charmante, regardant toujours furtivement si la porte s'ouvrait pour laisser passage à celui qu'elle attendait. Bientôt Olivier fit son apparition ; Fuserolles l'accompagnait, superbe, resplendissant dans ses habits d'emprunt, et il y eut un mouvement général de surprise à la vue du bohème dans une tenue si correcte. Rosita ne cacha pas sa joie en voyant Olivier, et les invités de leur côté manifestèrent leur contentement de la présence de Fuserolles, toujours drôle et original par ses facéties, ayant de l'esprit à revendre, et ne se faisant pas prier pour amuser la société.

Après les premiers épanchements la soirée commença son cours ; musique, chants, déclamation ; mais Olivier paraissait visiblement inquiet, et Fuserolles, contre son habitude, avait une figure d'enterrement.

Rosita, avec ce coup d'œil clairvoyant de femme, s'en aperçut et leur demanda ce qu'ils avaient ; ils parurent étonnés de la question et assurèrent qu'ils s'amusent beaucoup. C'est alors que d'un signe elle fit comprendre à Olivier qu'elle désirait lui parler en tête-à-tête — pour une surprise, dit-elle tout bas. Fuserolles comprit que le moment critique allait approcher, il lança sur son ami un regard tout rempli d'éloquence, et se précipita sur le piano pour se donner une contenance.—Les deux amoureux s'étaient retirés dans l'antichambre ; pour lui, il tapait sur l'instrument à tout rompre, et exécutait des airs de bastringue bruyants et tapageurs pour étourdir les invités et s'étourdir lui-même. Mais sa pensée était ailleurs ; il se demandait ce qui se passait dans la pièce d'à côté, quelle tournure allait prendre ce petit drame d'amour, et ses idées suivant fixement ce